

Fouad EL-ETR

*En mémoire d'une saison de pluie*EL-ETR, Fouad, *En mémoire d'une saison de pluie*. Paris. Gallimard. 2021. 296 pages.

Fouad El-Etr (1942-), fondateur de la revue de poésie, *La Délirante*, nous donne son premier roman avec ce livre en vingt-quatre chapitres – vingt-quatre comme les chants d'Homère, ce qui est la moindre des choses pour un poète patenté s'essayant à la prose.

Le « je » narrateur se souvient et évoque un séjour dans une demeure aristocratique, au milieu d'ombres et en compagnie de lui et d'elle : une femme, deux hommes, pour dire l'amour fou. Lui, l'autre ne figure qu'en pointillé, dans les intervalles que lui concède la passion dévorante d'elle et du narrateur. La prose incantatoire de l'auteur nous entraîne dans la nature, dans les bois, pour de longues promenades avec elle qui se dit « fille des bois » (105) connaissant les cervidés, promenades qui n'ont d'autre but que la montée du désir et son exaltation. Le chapitre XII, intitulé « Chambre », est une sorte de sommet qui consacre l'union faisant d'elle une femme, « la femme que je suis devenue grâce à toi » (219), et qui est suivi d'un reflux. Le texte devient alors encore plus décentré. Le journal d'elle – appelé Diane – prend la relève pour garder le même niveau d'exaltation que la narration de l'auteur. Pensionnaire dans une boîte à pucelles, elle ruse pour faire passer des lettres exaltées et rester en contact avec le narrateur auquel elle déclare : « je t'aime donc je suis. » (223). Le récit d'un enterrement, de deux enterrements – allusion à ceux d'un philosophe connu dans les années 60-70 et de sa femme plus tard – permet de convoquer les fantômes du passé. L'auteur patauge quelque peu et passe de l'amour fou au cynisme don-juanesque.

La prose poétique de Fouad El-Etr trahit de véritables manies scripturales. Pas de mètre à respecter ni rimes à trouver qui justifient rejets ou enjambements ; les ruptures syntaxiques, très vite lassantes, deviennent insupportables en fin d'ouvrage, on est excédé par les « obscures futaies et furtives du temps » (109) ou par « et nous à peine parlions » (282). Semblablement fatigantes sont les allitérations par la répétition d'un même mot ou radical décliné *ad nauseam* : « sais-tu de quels désirs (j'ai) désiré les désirs » (274) ou encore « la seule vraie vision visionnaire qui vaille » (272). Les abus de la même formule, telle « il me regarde le regarder me regarder » et sa variation « Je veux te regarder me regarder te regarder » (216) sont fréquents. Pour signifier l'inclusion, le désir des amants de n'être qu'un, l'auteur utilise trop souvent « je..., elle et moi » : « je marchais, elle et moi, plus éblouis » (41) ou « je vibrais encore, elle et moi » (146), sans compter les tournures comme « je sentais naître mon désir, et son désir, dans mon désir, comme un baiser dans un baiser » (150), pour signifier également l'union. Et quand en fin d'ouvrage, on retrouve la lubricité du vent déjà exprimée page 33, on crie grâce devant tant de lourdeur.

La coquetterie fait peser sur les êtres un soupçon d'inauthenticité. El-Etr n'en manque pas et sa prose poétique tourne souvent à vide.

Citations

« Par quel prodige cette nuit me conduit-elle, ô ma mémoire, de sa frêle et ductile insomnie, et du très lent dépouillement d'un éternel automne, devant ce feu de cheminée, et ces voix et visages qui dépassent des obscures futaies et furtives du temps ?

Je venais de quitter ma chambre glaciale, tout en haut de la tourelle nord, au toit pointu criblé de pluie, attiré par une musique d'une beauté tellement irréaliste qu'elle m'eût semblé monter d'un rêve, dans de brusques bouffées de chaleur, par l'escalier tournant, si je n'eusse été certain qu'elle m'avait réveillé. (...)

Elle était au piano devant la cheminée (...)

Je me glissais sans bruit, sur la pointe des pieds, de l'autre côté du piano, près de la cheminée, si près que je pouvais sentir par tous mes sens à présent l'ensorcelante *Offrande musicale* qu'elle jouait, et la voir dans le crépitemment des flammes respirer, sous le couvercle de laque noire où se reflétaient le triangle,

ô merveille, ovale de son visage au nez droit, et ses hautes pommettes qui faisaient mieux saillir le bleu intense de ses yeux, et ses cheveux qui retombaient avec leurs boucles claires en suspension, comme des ressorts, sur sa poitrine. Ah ! les chardons bleus, derrière leurs cils, de ses grands yeux voluptueux. Et je ne me lassais pas d'admirer le dessin, non plus seulement de cette musique, qui renaissait d'elle-même à tout instant, et du reflet de ses reflets, comme d'une vague en mouvement, toujours la même et toujours immobile, mais de sa lèvre supérieure aussi et charnue, et retroussée à peine, dont la moue laissait voir par moments, encore plus blanches que les touches, mêlées aux noires, qu'elle frappait de doigts secs, ses belles dents souriantes. » p. 109-113

« J'engageais, après quelques mois chaotiques de casting, une jeune jolie Diana de passage dans ma vie, puis, après son départ pour l'Amérique, une écrivaine en herbe qui prit part elle aussi à ce livre, et devait par la suite épouser mon ami à qui je l'avais présentée. » p. 272